
« Jardin de rocaille : octobre »

Jean-Antonin Billard

Urgences, n° 16, 1987, p. 18-19.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/025372ar>

DOI: 10.7202/025372ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Jean-Antonin Billard
JARDIN DE ROCAILLE: OCTOBRE

Ruine d'ombres
et de pluie,
tombe des fleurs

aux couleurs
des feuilles mortes.
Pierres en fleurs

pareilles à des livres
où les mots font vivre
les morts

De plus en plus, de pierres
ma bouche est pleine
et les os de mes frères

fleurissent à mes lèvres.
Est-ce la jungle, le paradis
ou Angkor vat

ou le coeur de la ville
au mitan de la nuit? Ni
mort ni vif

ni humain. Je le traverse
sous la pluie - nocturne
floraison de runes

Première épreuve avant toute tentative de traduire: **le gueuloir.**

Tentative de mettre en bouche un texte phonétique seulement - essayant même de ne pas «comprendre» les mots, la syntaxe du poème. Faire comme si la langue originelle ne m'était familière que dans sa musicalité mais indéchiffrable autrement.

Repérage fréquentiel des consonnes et des voyelles.

Relectures à haute voix cadencée par la prédominance des consonnes «r» et «t» et des voyelles «u» et «o» diphtonguées ou non.

Ces différents exercices me permettent de reconnaître au rythme d'un battant la sonorité d'un bourdon.

Première constatation d'évidence: impossibilité de trouver en français les mots dont la sonorité et le sens en anglais ont pour effet de créer cette résonance du glas qui, à mon sens, accentue de façon primordiale le caractère expressionniste du poème de D.G. Jones.

Ayant donc fait mon deuil du pouvoir «traduire» pleinement cette qualité sonore de l'anglais, je dois me rabattre sur l'impressionnisme visuel que le français sera plus apte à traduire.

Alors qu'en anglais l'obscurité empêche toute description visuelle précise du lieu (Is it, the jumble, paradise...?) et permet ainsi à la vie souterraine de sourdre à la surface mais fantômatique (de la même façon que la présence d'un fantôme nous est annoncée par un bruit de chaînes) - en français je dois me résoudre, ou presque, à n'utiliser que cette obscurité de la surface et le flou humide de la nuit automnale pour suggérer la présence de l'absence.

Enfin et malheureusement, le poème de D.G. Jones en français a perdu sa voix, sinon tout à fait son sens. J'espère cependant que deux ou trois trouvailles miennes sauront plaire assez au grand poète D.G. Jones pour qu'il ne m'accuse pas de «trahison».